

Michèle Goslar

# Yowrcenar en images



**Racine**

# Sommaire

L'être que j'appelle moi .....	6
L'eussé-je aimée ? .....	9
Mon pauvre et cher père... cet homme de plaisir .....	21
Mais les plus forts souvenirs sont ceux du Mont-Noir .....	33
Pour moi c'était merveilleux, parce qu'il y avait les musées .....	49
Détruire l'étroitesse d'esprit et les préjugés .....	69
J'échappe aux routines du ménage et du lit .....	83
Mourir le moins possible .....	95
Un grand homme d'État .....	107
Mourir un peu moins sot qu'on n'est né .....	115
L'inévitable a déjà commencé : les hommes tueront l'homme (Les préoccupations de toute une vie) .....	125

Les quelques ouvrages qu'il m'est arrivé d'écrire... ..	133
Il ne dépend plus de moi de passer la porte ouverte... ..	149
Le cœur, les sens et l'âme étaient entrés en jeu ensemble .....	161
Plaise à Celui qui Est peut-être .....	175
Notes .....	185
Chronologie .....	189
Index des noms propres .....	196
Œuvre de Marguerite Yourcenar .....	199
Crédits photographiques .....	204
Remerciements .....	207

# L'être que j'appelle moi

*L'être que j'appelle moi vint au monde un certain lundi 8 juin 1903, vers les huit heures du matin, à Bruxelles...*

[Ouverture de *Souvenirs pieux*]

Lorsqu'on commence l'histoire de sa famille maternelle<sup>1</sup> en écrivant : « L'être que j'appelle moi... », c'est qu'on a décidé de parler de soi comme on parlerait de n'importe quel « exemplaire d'humanité », qu'on se méfie de sa mémoire et qu'on avoue en savoir aussi peu sur soi que sur le premier étranger venu.

Pourtant, Marguerite Yourcenar, tout comme elle entourait ses livres de préfaces, postfaces et autres notes d'auteur destinées à en guider la lecture adéquate, exigeait qu'on en passe par elle concernant la moindre information sur son vécu. Elle désirait le secret sur sa vie affective et ne répondait à aucune question au sujet de sa compagne Grace Frick, à qui il ne s'agissait pas d'adresser de reproches. Mal en prit à Matthieu Galey qui critiqua son séjour à Petite Plaisance dans la revue *Gulliver*<sup>2</sup>, mais aussi à Elvire de Brissac qui croyait pourtant, dans *Ballades américaines*<sup>3</sup>, avoir encensé l'auteur et sa compagne. Aussi, quand il s'est agi d'établir sa chronologie pour la Bibliothèque de la Pléiade, où a paru son œuvre de son vivant<sup>4</sup>, Yourcenar se chargea-t-elle elle-même de la rédiger, usant de la troisième personne, se conformant à son opinion première : « Je est un Autre. »

Pas plus que de parler d'elle-même, elle n'appréciait qu'on la photographiât, n'acceptant de poser que pour quelques amis ou photographes qui l'accompagnèrent dans ses voyages : Louis Monier, Carlos Freire, Jean-Marie Grénier, Jerry Wilson... en eurent le rare privilège.

Malgré ces réticences, mais sans doute aussi pour préserver l'image qu'elle entendait laisser d'elle-même, elle a confié à la Houghton Library de Harvard<sup>5</sup> un important album de photographies, pour la plupart privées, permettant de la suivre à tous les âges et dans les nombreux lieux où elle a vécu.

Nous avons privilégié ces photographies personnelles, ainsi que d'autres relevant de fonds privés, plutôt que celles des rares photographes professionnels auxquels elle a concédé quelques portraits assez connus du public.

Plutôt que de reconstituer sa vie et sa carrière (que l'on peut consulter dans les trois biographies qui lui furent consacrées<sup>6</sup>, et dont une chronologie en fin de volume fournira l'essentiel), nous avons choisi de présenter une Marguerite Yourcenar plus intime : l'impact de la perte de la mère à la naissance, l'influence d'un père aventurier, les acquis d'une enfance à la campagne, l'ambition de réussir dans les Lettres, la découverte de la culture, le but avoué de ses multiples voyages, le bonheur continuellement manqué, l'exil en Amérique, les deux romans qui firent sa notoriété, l'inquiétude quant à l'état du monde, la compassion pour la nature et les espèces, les années immobiles à Northeast Harbor, les honneurs, sa conception de « Celui qui Est peut-être » et, enfin, sa volonté de vivre et de mourir « les yeux ouverts ».

De même, si pas mal de ses écrits sont évoqués dans le texte, une bibliographie complète en annexe permettra d'embrasser la diversité et la totalité de l'œuvre de Marguerite Yourcenar.

Enfin, un index des noms propres cités tout au long de cet essai aidera à les retrouver aisément dans le corps du texte.



# L'eussé-je aimée ?

Fer(di)nande de Cartier de Marchienne

[Suarlée 1872 – Bruxelles 1903]

*Sur ses trente et un ans et quatre mois d'existence, je n'avais occupé la pensée de ma mère qu'un peu plus de huit mois tout au plus : j'avais été d'abord pour elle une incertitude, puis un espoir, une appréhension, une crainte ; pendant quelques heures, un tourment.*

[Souvenirs pieux, 48-49]

S'interrogeant sur sa mère qu'elle n'a pas connue, celle-ci étant morte de fièvre puerpérale et de péritonite onze jours après sa naissance, Marguerite Yourcenar se demande si elle l'aurait aimée : « Tout porte à croire que je l'aurais d'abord aimée d'un amour égoïste et distrait, comme la plupart des enfants, puis d'une affection faite surtout d'habitude, traversée de querelles, de plus en plus mitigée par l'indifférence, comme c'est le cas pour tant d'adultes qui aiment leur mère. Je n'écris pas ceci pour déplaire, mais pour regarder en face ce qui est. »

Elle a trop répété que sa mère ne lui a pas manqué et que des amies de son père ont comblé l'absente pour lui faire « des cols en broderie anglaise ou [lui] offrir des bonbons » pour se contenter de ce déni. Elle ne vit la tombe de celle que son père appelait « la mère de Marguerite » qu'à cinquante-trois ans..., a fêté son anniversaire le 7 juin, au lieu du 8, jusqu'à ses cinquante-six ans, alors qu'elle connaissait parfaitement la date de sa naissance... Manière de nier les conséquences d'avoir donné la mort en naissant.

Portrait de Fernande enfant, un peu boudeuse.

**Page 10**  
Fernande à 21 ans, déguisée en paysanne napolitaine.

**Page 11**  
Fernande, jeune fille, avec la « Fräulein » lors d'une visite, sans doute aux Pirmez à Acoz.





Elle ne chercha à connaître sa mère que sporadiquement, entre 1929, lorsque son père meurt et qu'elle entame des démarches pour hériter de sa mère, et 1970, où elle enquête, lors de divers passages en Belgique, sur sa famille maternelle en vue de rédiger ses mémoires.

Le premier tome, intitulé *Souvenirs pieux* et consacré à sa famille maternelle, sort en 1973, septante ans après le décès de sa mère. Le chapitre sur « Fernande » compte une centaine de pages, véritable gageure littéraire sur une femme qu'on n'a jamais connue et dont elle ne pouvait reconstituer l'existence qu'à partir des confidences de son père et des nombreuses photographies de leurs trois années de vie commune<sup>7</sup>.

Comment l'y décrit-elle? Enfant, « pas même jolie: rien qu'un mince et frêle brin d'herbe », plus qu'admiration d'une de ses compagnes du collège, jeune protestante hollandaise d'une « beauté à couper le souffle »<sup>8</sup> et imaginant entre elles une affection amoureuse, rappelée chez son père à Suarlée, à quinze ans: « un être jeune, d'esprit vif et de corps sain », d'après un tableau: « Fernande était présentée de profil et la paupière légèrement baissée, ce qui lui donnait un regard quelque peu "en dessous". Elle portait une robe émeraude que l'artiste avait cru assortir à ses yeux, et un énorme chapeau à coques de rubans tartan qu'elle arbore aussi dans une silhouette découpée vers cette époque. » Elle a dix-huit ans quand son père meurt et qu'elle décide de s'installer à Bruxelles chez sa sœur Jeanne, infirme: « rêv[ant] aux becs de gaz » de la capitale. Malgré son aristocratie provinciale, mais « à peu près sans valeur marchande à la foire aux mariages », sa beauté n'étant « pas suffisante pour provoquer des coups de foudre », Fernande est toujours célibataire. Ses lectures (« tout ce qui lui tombe sous la main ») en font une originale qui n'attire pas les prétendants. « Il ne lui restait plus qu'à s'éprendre d'un homme qui ne songeait ni à elle, ni, pour le moment, au mariage », la laissant « les joues pâlies et le regard triste ». Elle multiplie les voyages en Allemagne avec sa gouvernante, « la Fräulein » à la recherche de l'amour. « Le vingt-trois février 1900, sous un ciel gris d'hiver, elle fêta avec mélancolie ses vingt-huit ans. »

Jeanne de  
Vietinghoff, née  
Bricou, amie de  
collège de Fernande.

**Pages 14-15**

Groupe devant la  
Pasture. Fernande est  
la troisième à gauche,  
suivie de la Fräulein;  
sa sœur Jeanne est  
la troisième à partir  
de la droite.









Le château de Marchienne-au-Pont fut, pendant la Révolution française, occupé par Saint-Juste et est aujourd'hui fortement réduit. Acheté par la Ville en 1938, il est occupé par la bibliothèque municipale.

Le château de Flémalle-Grande: ce n'est qu'en 1714 que Louis-Joseph de C.[Cartier], seigneur aussi de Souxon, d'un lieu-dit appelé Mons et du ban de Kerchrade, acquiert d'une tante les droits seigneuriaux sur Flémalle-Grande, jadis commanderie de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem (SP. 64) et le transforme en une habitation moderne et plaisante. (SP. 71). Détruit au XX<sup>e</sup> siècle.



Le château d'Acoz appartenant à la branche Pirmez de la famille maternelle. Il accueille chaque lundi de Pentecôte la procession de la Sainte-Rolende. Aujourd'hui, il est la propriété d'un antiquaire bruxellois qui y organise des événements.



Le château de la Pasture, à Marbaix-la-Tour, appartenant à la branche Gendebien qui y accueille les visiteurs curieux de l'histoire de la famille.

Le château de la Bouverie, à Suarlée, où naquit et vécut Fernande jusqu'à la mort de son père, en 1890. Il a été complètement refait dans les années 1940 et sert actuellement à des réceptions.

C'est alors qu'une douairière invite Fernande à passer les Pâques à Ostende, où elle invite également « un Français d'une quarantaine d'années, de belle prestance, et fort cultivé », Michel de Crayencour, veuf depuis peu. Bien qu'elle « n'éprouve pas en présence de ce Français impétueux et désinvolte ce frémissement délicieux qui, selon elle, constitue l'amour », elle accepte sa proposition de l'accompagner lors de son prochain voyage en Allemagne en guise de voyage « d'accordailles ». Au retour, le mariage est décidé pour le 8 novembre 1900.

Une surprise y attendait Michel : « La demoiselle d'honneur, Monique, la belle Hollandaise (...) vêtue de velours rose, un grand feutre rose sur ses cheveux sombres, éblouit et charma Michel. Si la baronne V. avait invité à Ostende pour les fêtes de Pâques ce visage doré aux grands yeux... Mais il était trop tard, et, par surcroît, Mademoiselle G. était fiancée. Et puis, Fernande en dentelles blanches avait bien du charme. Il lui en trouva encore davantage dans son strict tailleur de voyage, prête à partir avec lui loin de toutes les complications. »

« Mon visage commence à se dessiner sur l'écran du temps. »

Cet ouvrage a été réalisé à l'initiative et avec la documentation du Centre international de Documentation Marguerite Yourcenar de Bruxelles dans le cadre de la commémoration du trentième anniversaire de la disparition de l'auteur. Le Cidmy bénéficie du soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles pour ses publications qui servent de bulletins à ses membres.

Photo de couverture : Marguerite Yourcenar devant un temple en Thaïlande en 1983. Fonds Petite Plaisance Trust. Tous droits réservés.

Conception graphique : Véronique Lux

**[www.racine.be](http://www.racine.be)**

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez régulièrement des informations sur nos parutions et activités.

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque procédé que ce soit, sont interdites pour tous pays.

© Éditions Racine, 2017  
Tour et Taxis, Entrepôt royal  
86C, avenue du Port, BP 104A · B - 1000 Bruxelles

D. 2017, 6852. 29  
Dépôt légal : décembre 2017  
ISBN 978-2-39025-034-0  
Imprimé en Pologne